

Asa Lanova

La Nuit
du Destin

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES

L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN
PRO HELVETIA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

« LA NUIT DU DESTIN »,
DEUX CENT DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : « SIWA », PHOTOGRAPHIE D'ANTOINE BLANC
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-202-7
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2007 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Georges Belmont.

Au Maître.

À l'Ami.

« ... mehr Licht... noch mehr Licht »

*« Si, par-delà leur mort, on disait aux amants :
“ Morts, avez-vous trouvé repos à vos tourments ? ”
Ils répondraient, à se vouloir sincères :
“ C’est vrai, notre corps n’est plus que poussière,
Mais le feu de l’amour incendie notre cœur.
Les yeux du corps, pour dire sa douleur,
N’ont que larmes taries au bord des paupières,
Mais l’âme, elle, a des yeux tout inondés de pleurs. ”*

LES LIEUX, malgré l'absence, font parfois de nous ce qu'ils veulent, leur souvenir transfiguré par le temps et agissant en nous tel un poison que l'on pressent sans antidote. Ainsi, alors que je les croyais exorcisés par ma mémoire, suis-je revenue sur ces rivages où pourtant je savais ne retrouver que des bribes décolorées de mon passé. Alexandrie... Si, contre mon gré, j'ai voulu regagner cette cité où le bonheur est si proche du malheur, c'est à seule fin d'y renouer le fil des trois destinées auxquelles, par un cheminement singulier, je fus mêlée. Ismaël, Negma, Violanta. Trois êtres dont l'existence fut faite et défaite par ces lieux, dont ils furent les proies inconscientes.

Voici des jours que, au hasard, j'erre dans ces impasses et ces venelles, ces rues perpendiculaires à la mer et où s'essouffle le vent dans leurs méandres, aux prises, souvent, avec l'impression que mes pas

s'imbriquent dans leurs empreintes de jadis. De même, ai-je pris conscience que ces tourbillons de poussière ocre, ces grands ciels que cisaille le vol des faucons, ces quartiers de brique rouvieuse, que je croyais enfouis sous la rouille de l'oubli, étaient demeurés gravés en moi avec une acuité déroutante. Aussi mes yeux se sont-ils sans peine réaccoutumés à une luxuriance de lumière que ne parviennent pas à filtrer les stipes des palmiers ni l'écaille poudreuse des grands casuarinas, et ma peau a aussitôt reconnu l'humidité que distillent les embruns et qui non seulement recouvre toute chose d'une pellicule visqueuse, mais modifie l'organisme, à la fois lubrifiante et exténuante. Et, comme autrefois aussi, avec une candeur identique, n'ai-je pu m'empêcher de m'émerveiller de ces dais de bougainvillées aux teintes d'améthyste et de « sang de gazelle », de ces flamboyants qui arrogamment déploient leurs grappes d'alizarine sur un azur où des floches de nuages se laissent déporter par les risées. Il émane de l'asphalte, en ce mois de juillet particulièrement torride, une sécheresse qui oppresse et que seules les tempêtes de l'hiver parviendront à brièvement apaiser. Cris d'hirondelles soûlées d'ozone, hennissements pathétiques des petits ânes aux flancs écorchés par le bât et les coups de fouet, démarche indolente des callipyges dans leurs falbalas de pleureuses, miasmes d'eau croupie aux abords du canal de Mahmoudeya, relents de brochettes d'agneau et d'épis de maïs grillés sur les braseros, fragrances de jasmin et de cannelle, d'ambre et de musc, de coton et de bois. Et, écœurante, indissociable des cadavres exsangues se balançant à des crochets aux étals des bouchers, la puanteur des tanneries. Dans les caniveaux, en dépit de laborieuses

vellétés d'assainissement, grouillent sur les détritiques les mêmes cordons de mouches qui ensuite iront s'agglutiner sur les paupières d'enfants valétudinaires sous leurs haillons. Et puis, omniprésent, l'écho de la voix blanche des muezzins dont les litanies se déroulent comme des rubans de feu en direction de l'est sacré. Mais, dominant tout cela, une odeur de déliquescence qui ravage le cœur.

Bien-aimée, exécration Alexandrie !

Descendue, par un goût inchangé des quartiers pauvres, dans un hôtel misérable proche de Sidi-Gaber, j'avais spontanément pris pension, à côté de cette bâtisse pompeusement baptisée « El Néfertiti », dans un boui-boui où de jour en jour on servait un poulet rachitique et baignant dans une *mulûkhîyah* (corète) gluante. Mais que m'importait cette nourriture insipide, puisqu'une obsession m'habitait tout entière, de celles que rien ne peut occulter. Alors, je continuais de vaguer sans trêve, mes vêtements collés à mon corps par une sueur que reconnaissaient mes pores, de même que je reconnaissais, dans mon cœur et mes entrailles, la luxure se dégageant de cette cohue bigarrée et criarde. « A-t-on enfin découvert le sarcophage du Grand Alexandre ? », n'avais-je pu, selon une ancienne habitude, me retenir de demander au vieux marchand de journaux, toujours le même, de la place Zaghîl. Et lui, comme jadis, de me répondre avec un sourire gouailleur qu'il n'en savait rien et s'en moquait. Et moi de me demander une nouvelle fois si la mère du beau guerrier, de cet Olympe dont elle portait le nom et où, embaumée qu'elle était avec, autour de son cou, le serpent qui de son vivant lui tenait lieu de collier, veillait à toujours tenir secret le souterrain où se trouve peut-être aujourd'hui encore

le fameux cercueil de verre cerclé d'or. Tout, ici, se confond : légende et réalité, suavité et violence, et ce passé qui s'impose au présent et qui en fait une mémoire des pierres à la fois immobile et perpétuellement en mouvement.

Les sens désorientés, de nouveau je reçois de plein fouet l'ardeur du regard des hommes, leurs lèvres avides de stupre, tandis que, comme auparavant, me troublent la prestance innée de ces corps longilignes, et cette arête des hanches qui saille à travers le vêtement et irrésistiblement évoque la fièvre de l'étreinte. Ces hommes qui tous ont sur leurs traits le masque de l'exacerbation du désir ! Et de m'intriguer encore ces baraques lézardées dont les chambres bleues, dès la tombée de la nuit, sont faiblement éclairées, au plafond, par une ampoule qui attire des cortèges de blattes. Comment ai-je pu, un jour, cependant que ces lieux m'acculaient à aller au bout de moi-même, me corrodant l'âme, me dépouillant de mes plus infimes certitudes, rêver de vivre à la manière de ces femmes qui n'attendent plus rien de l'amour ? Mais, plus tard, alors que j'avais quitté ces rivages dont je sentais s'insinuer en moi la décadence, ma destinée fut-elle meilleure ? Mieux vaut-il vivre à l'ombre d'un homme ou dans le désert de la solitude ? Aujourd'hui encore je n'ai pas de réponse.

En proie à l'espèce de divagation que provoque l'extrême touffeur, au fur et à mesure que je recherche ses traces, je suis davantage hantée par la pensée d'Ismaël Ouardiri. Pourquoi, au lieu d'errer ainsi, ne me suis-je pas tout de suite rendue dans cette demeure familiale de Montazah dont quelquefois il m'avait parlé, n'évoquant que rarement son père avec une réticence amère, tandis que ses allusions à sa

mère, morte alors qu'il était enfant, témoignaient d'une vénération qui se doublait d'une irréversible douleur. Sans doute, en admettant que la propriété n'eût pas été vendue et que les domestiques ne l'aient pas abandonnée, aurais-je pu y recueillir des informations plus efficaces que les simples intuitions qui me guidaient? Pourtant je ne m'y rendis pas, peut-être par peur d'une révélation qui m'eût évité ces errances, mais qui, du même coup, eût sabré tout espoir de revoir Ismaël vivant. Et je ne pouvais encore me résoudre à cette éventualité, préférant me raccrocher aux moindres éléments que je découvrais.

Du temps où je vivais à Alexandrie, suivant des cours d'arabe à l'université, je l'avais vu, pour la première fois, dans ce Café Athinéos qui donne sur la Corniche. Il semblait avoir là ses habitudes et, pendant que, de mon côté, je savourais un de ces *qahwa mazbût* (café moyennement sucré) si joliment servi dans la petite *kanaka* (cafetière) de cuivre traditionnelle, dédaignant comme moi la terrasse trop venteuse, il entra, se profilant entre ces colonnes de marbre blanc où semble s'être égaré un passé de légende, grand, élégant dans son costume de drap gris sombre sur lequel, invariablement, tranchait une longue écharpe blanche qui m'intriguait, comme si elle eût été le signe de quelque ralliement secret. Mais jamais, alors, je ne m'étais doutée de l'emblème qu'elle incarnait. Il avait à cette époque vingt-trois ou vingt-quatre ans — j'en avais moi-même vingt-deux —, et son visage d'aristocrate était barré d'une fine moustache qui faisait ressortir des lèvres charnues sur son teint olivâtre. Son air de constante distraction en buvant son thé, en fumant cigarette sur cigarette, dressait une barrière entre lui et les autres, mais

parfois, entre l’alignement des colonnes, le regard de ses yeux marron s’attardait sur moi, et un jour il me sourit. Un sourire dont je ne sus déceler s’il était de simple courtoisie ou s’il témoignait d’une certaine inclination que moi-même, sans la pouvoir définir, j’éprouvais à son égard. Nous finîmes par lier connaissance, inexplicablement attirés l’un par l’autre, mais immédiatement je pressentis que jamais nous ne serions amants. Tout paraissait nous rapprocher et pourtant tout nous séparait, je le compris longtemps plus tard. Mais peut-être ne me fascinait-il que parce que je le sentais hors d’atteinte, obnubilé par quelque chose qui en ce temps m’échappait ?

Nous nous revîmes régulièrement dans ce Café Athinéos, bavardant à la même table, lui, me taquinant sur la manière dont j’écorchais certains mots arabes, moi, sous le charme de cet accent égyptien qui si bien fait chanter le français, et l’écoutant sans me lasser me parler de sa passion pour la littérature arabe, mais aussi de sa prédilection pour Baudelaire et Rimbaud, Proust et Mallarmé, qu’il lisait dans l’original. « ... je boirai le fard coulé par ta paupière... », m’avait-il dit un jour avec cet air mélancolique qui lui était coutumier, citant ainsi, en voyant des traînées de kohl déborder de mes paupières, celui qu’il appelait le « grand Stéphane ». Puis, d’un commun accord, nous avons décidé de nous balader à travers la ville et, ce faisant, lui d’ordinaire si discret, il s’était mis à me livrer certains fragments de sa vie. Une ou deux fois il fit allusion à ce que je compris être l’une de ces confréries qui foisonnent au Moyen-Orient, et dont, à mots couverts, il me laissa entendre l’étrange exigence qui

pesait sur ses membres à propos de l'amour et de la mort. Et, un jour où il me parut se trouver dans une effervescence qui ne lui était pas coutumière, il me confia, presque contre son gré, eût-on dit, comme s'il éprouvait le besoin de s'alléger d'un poids trop lourd, que le fondateur de cette confrérie était un Grec né à Alexandrie, et dont l'éthique, d'une rigueur et d'une austérité admirables, n'en était pas moins parfois rude à pratiquer. Mais c'était précisément ce refus de toute concession qui, à une certaine époque de sa jeunesse, l'avait convaincu. Et ces confidences, à présent, m'aident à comprendre la tournure que prit plus tard son existence.

C'est encore au cours de l'une de ces balades qu'il me parla, avec infiniment de pudeur et, je le sentis, une souffrance pas vraiment cicatrisée, d'une femme qui, sans qu'il s'en fût initialement douté, avait eu une influence déterminante sur le cours de son destin. Elle s'appelait Laylah et, bien qu'elle fût passablement plus âgée que lui — elle eût aisément pu être sa mère —, il s'en était aveuglément épris. Elle vivait à Bulkley, dans l'une de ces demeures au faste décrépit et dont le jardin, à l'état quasi sauvage, les grandes lianes qui s'entrecroisaient en un fouillis ensablé, témoignaient des splendeurs d'avant la révolution, avec ses tulipes et ses géraniums sauvages, ses bosquets de myrobolans jaillissant entre le marbre fissuré des colonnes, ses bdelliums des Indes et ses violettes, la fleur préférée de Laylah. Plus ou moins mêlé au monde de la diplomatie par son père, qui lui-même avait été consul d'Égypte en Europe, Ismaël l'avait rencontrée à une réception de l'ambassade de Chine et, dès le premier regard qu'ils avaient échangé, une forme d'aimantation violente s'était

établie entre eux. Elle était très belle, malgré sa maturité, ou peut-être justement à cause de cette apogée de la beauté chez la femme, où l'on sent venir, encore sous-jacent, mais décelable à d'imperceptibles signes, un déclin qui exacerbe les sens et où déjà se devine l'inexorable cheminement de la destruction. Il me l'avait décrite avec une sorte de passion douloureuse qui avait suscité en moi, sans que je voulusse l'admettre, un dépit qui allait me poursuivre :

— Elle avait cette beauté typiquement orientale qui ne se fane que tardivement, et ses immenses yeux noirs, avec, lui aussi typiquement oriental, le cerne bistre qui accentue la brillance de l'iris, se posaient sur toute chose avec une sorte d'étonnement à la fois naïf et lucide. Peu après le choc réciproque que fut notre premier échange de regards, elle me fit porter par Hamid, son vieux domestique muet, une invitation à venir prendre le thé chez elle, dans cette demeure de Bulkley dont les splendeurs anciennes distillaient un charme incomparable. Bien que de nature solitaire et secrète, elle avait un esprit mordant et, divorcée d'un ambassadeur qui l'avait emmenée un peu partout à travers le monde, possédait une culture cosmopolite qui rendait sa conversation passionnante. Très vite nous devînmes amants et connûmes une entente physique qui nous enchaîna littéralement l'un à l'autre. Elle était ma première maîtresse et me fit découvrir les gestes du plaisir avec une expérience aussi subtile que pudique. Et moi, avec mes vingt ans à peine, je dus être un bien piètre amant... Mais sans doute était-ce précisément cette maladresse, cette espèce d'innocence, qui attisaient en nous le désir ! Pourtant, obsédée par son âge, par

d'inévitables marques dont je devinais qu'elle répugnait à les révéler au très jeune homme que j'étais, elle ne se montra jamais à moi entièrement nue, ne se défaisant pas, même au plus fort de l'amour, de sous-vêtements dont la transparence attisait encore l'envie que j'avais d'elle. Néanmoins, durant nos étreintes les plus intenses, il arriva parfois que, égarée par la jouissance, elle perdît toute retenue et en oubliât son obsession, me livrant alors sa pleine nudité. Et, je pense que vous me comprendrez, Anne, les quelques flétrissures que j'aperçus alors sur son corps, au lieu d'atténuer mon ardeur, me bouleversèrent et me firent l'aimer plus fort encore. Lorsque, au crépuscule du soir, je devais m'arracher à elle — elle ne voulut jamais passer une nuit entière avec moi —, et que, à contrecœur j'abandonnais cette chambre que tamisaient des tentures vert Nil, emportant avec moi la douceur de sa peau et ce parfum de gardénia qui m'enivrait, la mort dans l'âme je me laissais reconduire par Hamid. De retour chez moi, je vivais dans une exaltation presque morbide, jusqu'à notre prochain rendez-vous. Mes études en pâtirent — je me destinais alors sans conviction à la diplomatie —, et mes rapports avec mon père se durcirent. Était-il au courant de cette liaison, me faisait-il suivre par l'un de ses sbires et ne voulait-il pas m'en parler ouvertement, ou, voyant sur mes traits les ravages de la passion, préférerait-il atermoyer avant d'en savoir davantage ? Quoi qu'il en fût, je ne songeais qu'à Laylah, et peu à peu me vint l'idée obsédante que, un jour, sa mort nous séparerait. Bientôt je vécus dans cette hantise et me mis à la harceler afin qu'elle me laissât vivre avec elle. Peu m'importait, alors, le jugement que ne manquerait

pas de formuler mon père, comme m'indifférait les ragots qui ne tarderaient pas à circuler sur notre liaison. Je devins avec elle si autoritaire, si tyrannique, même, qu'un après-midi elle refusa de me recevoir. J'eus beau faire le siège de sa demeure, tenter de soudoyer Hamid, lui faire porter des messages par l'un des domestiques de mon père, elle demeura intraitable. Je savais pourtant qu'elle m'aimait, que la solitude était sa terreur, mais je savais également que, craignant de me perdre un jour à cause de notre différence d'âge, elle préférerait préalablement rompre d'elle-même. « Un jour, Ismaël, m'avait-elle dit à plusieurs reprises, vous rencontrerez une jeune fille très belle et désirable, et alors le caractère insolite, presque incestueux, de notre liaison, vous sautera aux yeux ! » Je ne pus la convaincre que jamais il n'en serait ainsi, et que, pensant de cette manière, elle obéissait à des préjugés ancestraux, elle persistait à me tenir de plus en plus souvent de tels propos. Et, une quinzaine de jours après qu'elle m'eut fermé sa porte, j'appris par des connaissances communes qu'elle était partie pour l'Inde avec son domestique muet, et n'avait laissé aucune adresse où la joindre. Je connus une souffrance si terrible, si tenace, même, que longtemps je restai inactif, plus indifférent que jamais à cette diplomatie qui m'ennuyait, mais tentant de me raccrocher à la littérature qui allait me sauver. Laylah... Laylah Sarah Galanti. Mais elle détestait ce deuxième prénom, si bien qu'elle ne fut jamais pour moi que Laylah... Peut-être est-elle morte à présent ?...

À ces mots il s'était arrêté de marcher et me contemplait avec tellement de tristesse que j'en eus les larmes aux yeux. Il se saisit alors de ma main

gauche et en baisa la paume. Brièvement je crus qu'il éprouvait pour moi une subite attirance physique et en fus troublée, mais très vite il se ressaisit et poursuivit :

— C'est à partir de cette rupture que ma vie prit une autre direction. Il me fallait un but nouveau, outre la littérature, une diversion suffisamment importante et qui m'empêchât de continuer à sombrer. J'entendis alors parler de cette sorte d'association strictement réservée aux hommes et dont les règles correspondaient à mon état d'alors... Je me rappelle, à cette même époque, tandis que je commençais à m'intéresser à une certaine doctrine des nombres, avoir écouté des jours entiers de la musique, Mozart plus spécialement, et j'imagine que cette préférence peut vous paraître bizarre de la part d'un Égyptien, mais voyez-vous, Anne, j'ai souvent eu l'impression d'être, ou plutôt d'avoir été, plus européen qu'oriental. Serait-ce ce qu'on nomme la transmigration?...

Il s'était remis à marcher, respirant à pleins poumons les risées qui nous parvenaient de la mer, comme pour chasser cette douleur demeurée en lui si vivace. Bien après ces aveux, et par une drôle de coïncidence, j'appris que l'association dont il m'avait parlé à mots couverts n'était autre qu'une confrérie secrète dont le nom me glaça : « Les Aigles d'Osiris ». Et, plus tard encore, des amis qui vivaient à Bulkley me confièrent que Laylah Galanti avait été assassinée à Calcutta dans des circonstances mystérieuses, et que Hamid avait ramené son corps afin de l'inhumer dans un cimetière d'Alexandrie. C'est l'endroit de cette tombe, également, que je me mis à rechercher en ces

lieux où le malheur triomphe presque invariablement du bonheur, me fondant sur les quelques renseignements que l'on m'en avait communiqués. Mais le sort d'Ismaël restait pour moi une quête essentielle, tant j'étais convaincue que je finirais par en découvrir le dénouement, et que celui-ci me permettrait de remonter aux autres destinées qui lui étaient liées. Un dénouement qui, peut-être, à la faveur des quelques éléments que je connaissais, et selon les confidences qu'il m'avait faites au gré de nos rencontres et de nos échanges épistolaires, me livrerait la trajectoire de son existence.

*« Vais-je mourir loin de ce chemin où m'attendent
La vue de Qarqarâ, le parfum des lavandes ?
Vais-je mourir, sans boire, à l'eau d'Al-Hujaylâ,
La gorgée dont je sais qu'elle me guérira ?
Ô tamaris du val, nous marchons, les amis
Sont las : lequel vous donnera, à midi,
Le repos sous son ombre ? Ô tamaris du val,
Mon corps dit clairement combien mon cœur a mal. »*

IL ÉTAIT revenu dans cette ville comme si jamais il ne l'avait quittée. Une ville, bien qu'il s'en fût longtemps exilé, l'ayant à maintes reprises maudite pour sa décadence, pour cette mémoire des pierres que si lourdement charroie l'air, dont pourtant il avait toujours su que jamais il ne pourrait s'en détacher vraiment. Une ville, aussi, où il pensait se reconstruire une existence, croyant ainsi parvenir à rompre avec son passé.

Allongé sur le lit d'une chambre d'hôtel qu'il avait autrefois occupée pour s'y retirer en toute tranquillité lorsque s'aggravaient ses rapports avec son père – la chambre numéro 7, son nombre de prédilection, « symbole de la totalité de l'ordre moral et spirituel, de l'univers en mouvement, emblème de vie éternelle », m'avait-il confié un jour, et sans que j'en comprenne pleinement la signification –, il humait l'odeur d'algues de la mer, une odeur unique,

disait-il, comme est unique l'écœurement que l'on ne peut en dissocier. Et le charivari du trafic sur la Corniche, en cette nuit de juin, et cette fièvre qu'exhale une foule en perpétuelle quête de débauche et de lucre – toute cette provende de corps à prendre ou le plus souvent à vendre! – lui étreignaient le cœur, le replongeaient dans sa jeunesse. Vingt ans déjà qu'il s'était éloigné de tout cela. Tout ce temps, en France, à enseigner, à promouvoir la littérature arabe d'universités en centres culturels. Songeant aux événements majeurs dont avait été tissée son existence de déraciné, il était empli d'une exultation presque douloureuse tant elle était intense à l'idée que, le lendemain soir à la gare centrale, il irait attendre cette femme, Violanta, qui non seulement avait fait éclater l'ordre établi de sa vie, mais l'avait sans le vouloir, ni même initialement le savoir, amené à renier une part importante de lui-même. Il l'avait rencontrée de façon étrange, ayant tout d'abord, dans une revue consacrée aux jeunes peintres, découvert une photographie d'elle à côté de l'une de ses toiles qui représentait une femme nue, les mains crispées sur les seins, le visage altéré par la souffrance, avec cette légende éloquente: «... pour que l'amour demeure sans dégoût, il faut que la mort l'achève au plus fort de sa flamme... ». Et le visage de cette toile était si identique au portrait de son auteur que l'on ne pouvait les désunir. Mêmes chevelures d'ébène, mêmes regards incandescents, mêmes bouches d'un rouge ardent telle une blessure à vif. Un autoportrait sans aucun doute.

Des années plus tard, par la plus extraordinaire des coïncidences, il se trouva face à elle lors d'une conférence qu'il donnait à Bordeaux sur « *Majnûn* ou

Le Fou de Laylâ », un très ancien *diwan* dont l'origine se perd dans les nuits d'Orient, et immédiatement il la reconnut. Elle se tenait au premier rang de l'assistance, sa jupe étroite haut relevée sur des jambes d'une finesse extrême, ses longs cheveux noirs torsadés autour de son visage exalté, ses mains – les mêmes, exactement, que celles de la toile –, croisées sur ses genoux, l'écoutant et l'observant avec une concentration qui l'avait atteint en plein cœur, le faisant à plusieurs reprises revenir sur ses propos. La manifestation achevée, et alors que le public s'en allait, elle s'était approchée de lui afin de l'interroger sur ce *Majnûn* qui semblait la fasciner. Bouleversé, il avait contemplé la beauté sculpturale de son visage, et cette pâleur fiévreuse que l'on ne voit qu'à ceux dont la vie est une constante interrogation sans réponse. « ...J'aime une femme aux beaux airs de gazelle; sa grâce ensoleillée captive le regard. Les entrailles en feu, le cœur au désespoir, supplicé je pleure... » Elle lui avait cité de mémoire cet extrait du « Fou de Laylâ », et tous deux ils étaient restés désorientés, lui, évoquant la légende qui, des années auparavant, accompagnait la photographie de la toile, elle, sans le moindre étonnement à cette évocation, établissant une comparaison entre la légende du tableau et le goût de mort distillé par *Majnûn*. Ils s'étaient quittés en échangeant leurs coordonnées réciproques, puis s'étaient revus sous des prétextes littéraires que mutuellement ils savaient n'être que subterfuge. Puis ils s'étaient épris l'un de l'autre d'une passion irrationnelle. Et la violence impromptue de ces sentiments, très vite, avait amené Ismaël à s'éloigner de Negma, la jeune cousine que, indifférent à l'amour depuis l'abandon de Laylah,

obéissant par désespoir aux principes de l'endogamie imposés par son père, mais surtout se soumettant à une loi essentielle de la confrérie, il avait épousée peu avant d'aller avec elle s'établir en France. Et Negma, en bonne femelle orientale et malgré la douleur qu'elle en éprouvait, n'avait fait aucune objection quand Ismaël lui avait signifié que désormais c'était avec une autre femme qu'il voulait partager sa vie. C'est peu après cette séparation que, se trouvant en contradiction avec cette loi des « Aigles d'Osiris », qui bannissait toute forme de passion amoureuse contraire à la domination de soi-même, il avait décidé de rompre avec la confrérie par une lettre dans laquelle, pour toute explication, il ne donnait que sa volonté de briser le serment que, des années plus tôt, il avait prêté à ses membres. Sa demande était restée lettre morte, et Ismaël, en toute bonne foi, en avait conclu que sa décision avait été agréée.

Agités par le vent, les rideaux de voile de la chambre numéro 7 voltigeaient en tous sens, lorsque le vieux téléphone d'ébonite, sur la table de nuit au dessus de marbre rose, s'était mis à carillonner. Surpris qu'on l'appelât alors que personne, hormis Violanta, n'était au courant de son retour à Alexandrie, il avait hésité à répondre. Mais une sorte d'interpellation inexplicable l'avait poussé à soulever le récepteur :

— *Allô?... Hamdel Allah el salam fel El Esquendereya, Ismaël Ouardiri...*

Subitement oppressé il avait failli raccrocher. Cette voix, il l'eût reconnue du fond de sa propre tombe : la voix du Grec, celui qui, en quelque sorte, avait été le cerveau fondateur des « Aigles d'Osiris », celui que l'on ne connaissait que sous le surnom de

«KA». «KA», le double éthérique des Anciens Égyptiens, devais-je apprendre plus tard, doté, après la mort, de tendances centrifuges accédant à la périphérie du cosmos. Tout ce qui pourvoit le défunt de stabilité, de vitalité et de force. Tout ce qui annule le caractère irrévocable de la mort.

Pétrifié, il tarda à répondre. Pourtant, quelque chose dans cette voix, dans cette façon à la fois hachée et persuasive de parler, remuait en lui des forces si puissantes que sans pouvoir répondre il en resta figé, le récepteur collé à l'oreille.

À l'autre bout du fil la voix se fit impérative :

— Je vous attends sans faute demain soir à l'endroit que vous savez, Ismaël. À vingt-deux heures précises.

Puis un instant de silence sans autre manifestation qu'un souffle lent dans le récepteur ; puis le dé clic d'un appareil que brutalement on raccroche.

Se levant aussitôt, Ismaël s'efforçait de se calmer, se disant que tout cela n'était que souvenir enfoui sous la cendre des ans. En même temps, il revoyait la nuit où, alors qu'il avait vingt et un ans, il avait prêté serment dans la salle souterraine d'un établissement où douze hommes, dont le membre fondateur de la confrérie et lui-même, siégeaient à une table, à la manière d'un tribunal suprême.

Aux prises avec une rafale de sentiments contradictoires, il s'approcha de la fenêtre. Dans l'épaisseur violacée de la nuit égyptienne se détachait l'immense tache d'opale de la Citadelle de Kayet Bay. Se penchant pour contempler le reflet de la lune sur les palmiers ensablés de la cour de l'hôtel, il aperçut, qui faisait les cent pas sous la fenêtre de sa chambre, un homme dont la longue écharpe blanche tranchait

sur le pardessus sombre. «L'entrée en confrérie est avant tout basée sur l'oubli de soi-même et, par conséquent, sur le mépris de sa propre mort!», pensa-t-il, se remémorant l'une des règles principales des «Aigles d'Osiris». Puis lui revint encore cette devise de la confrérie, elle aussi explicite: «Les corbeaux volent en bandes, l'aigle s'élève seul.»

Se reculant de la fenêtre, il alluma une cigarette. Il eut soudain le sentiment que quelque chose de grave allait se passer. Quelque chose contre quoi il ne pourrait rien. C'est alors que, me sachant à Genève, où je m'étais installée pour y donner des cours d'arabe, il me téléphona. Jamais il ne m'avait appelée à une heure si tardive, jamais je ne lui avais connu cette voix altérée par l'émotion. Presque d'une traite il me narra dans le détail les sentiments que lui inspirait son retour à Alexandrie, mais aussi me conta l'étrange appel qui resurgissait d'un passé que sincèrement il avait cru exorcisé. Et, au contraire de son habitude, il me parla presque ouvertement de la confrérie, précisant que leurs rencontres avaient invariablement lieu dans le sous-sol d'un café, évoquant encore, avant de raccrocher, et avec une angoisse que je perçus parfaitement, l'homme qui faisait les cent pas au-dessous de la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Un hôtel dont il ne me donna ni le nom ni l'adresse. Ce fut la dernière fois que je l'entendis, et je ne pus que tenter de me représenter la rencontre qui devait avoir lieu le lendemain soir, à vingt-deux heures, dans ce sous-sol qui, selon la brève description qu'il m'en donna, me parut être celui du Café Athinéos, qui donnait à la fois sur la Corniche et sur la place de Ramlegh. C'est pour tenter d'en apprendre davantage que je me mis à la recherche de

Violanta, dont un an plus tôt j'avais fait la connaissance en France, et qui finalement ne serait venue à Alexandrie que pour y être mêlée à un drame peut-être fatal. Sans rien en savoir véritablement, j'avais la conviction qu'elle se trouvait toujours dans la ville. Près d'un mois s'était écoulé depuis cette nuit, dans une certaine chambre numéro 7, où un coup de fil avait brutalement confronté Ismaël à son passé. Et seule Violanta pourrait m'en livrer le dénouement. Je me jurai de la retrouver à n'importe quel prix. Cette ville étant partie intégrante de moi, j'en connaissais les mille et un pièges qui font que l'on ne peut en réchapper.

*« Chaque bonheur d'amour tient en lui sa blessure :
On est à l'agonie, comme frappé au cœur. »*

ALORS que moi aussi je vivais en France, Ismaël avait tenu à ce que je rencontre Violanta. Jamais je n'oublierai la première vision que j'eus d'eux, lorsqu'ils m'accueillirent dans le vieil hôtel particulier qu'ils habitaient aux environs de Bordeaux. Elle se tenait derrière lui quand il ouvrit la porte d'entrée, d'une minceur extrême et tout de noir vêtue. Immédiatement je fus frappée par l'espèce de communion qui émanait d'eux, comme s'ils étaient d'une seule et même chair, et lorsque, se regardant, leurs visages s'illuminaient, leurs sourires étaient si semblables qu'il en ressortait quelque chose d'explicablement tragique. Mais la mort ne naît-elle pas en même temps que l'amour ? Et l'amour-passion, de toute évidence, ne porte-t-il pas en lui un germe fatal ?

— Votre arrivée illumine notre demeure, très chère Anne, me dit-il à l'égyptienne et en

m’embrassant. Violanta souhaitait tellement vous rencontrer...

Elle m’observait sans mot dire, avec une intensité qui me frappa, son beau visage subitement figé, irradiant une douceur qui seyait mal à son prénom ; mais la bouche, fardée d’un épais rouge grenat, dégageait une sorte de violence qui contredisait l’expression de ses traits, de sorte qu’on ne savait que penser d’elle ni comment lui adresser la parole. À ce moment-là, je ne m’étais pas rendu compte que je ne connaissais que son prénom, qui seul, d’ailleurs, figurait en guise de signature sur ses toiles. Pour moi, elle était simplement Violanta et le resterait longtemps. Comme j’esquissais un salut à son intention, un peu sur la réserve, soudain elle me sourit, et je sus alors qu’allait naître entre nous une amitié indéfectible.

Ils m’invitèrent à pénétrer dans un grand salon sobrement meublé – ici, point de faste doré à l’alexandrine –, et où aussitôt j’aperçus, éclairée par la lumière qui jaillissait de hautes fenêtres aux rideaux de lin grège, la fameuse toile qui avait été à l’origine de leurs sentiments : « ... pour que l’amour demeure sans dégoût, il faut que la mort l’achève au plus fort de sa flamme... ». J’eus alors le pressentiment, que je m’efforçai de repousser, qu’une forme de fatalité, à l’image de leurs sourires, pesait sur ces deux êtres. Pourtant, leur lien n’était pas de ceux qui génèrent la destruction, mais bien avidité l’un de l’autre, consommation et renaissance des corps, et cela malgré l’empreinte que je décelai sur leurs traits.

Ismaël avait débouché une bouteille de mon champagne favori, et tandis que je buvais, à la dérobée je contemplais Violanta. Elle était d’une

beauté déconcertante, avec cette pâleur qui contrastait avec la noirceur des cheveux, ces yeux, sous leurs lourdes paupières, d'un vert doré de félin, et cette bouche fardée qui tranchait sur le teint, telle une blessure que ne parvenait pas à adoucir le sourire. Belle, elle l'était intégralement, dans sa façon de se mouvoir avec une sensualité animale, la tête penchée sur l'épaule gauche et comme y cherchant un soutien, ses mains, à la fois fines et vigoureuses – des mains qui sans doute maniaient plus volontiers sur la toile le couteau que le pinceau –, ressemblant à deux oiseaux perpétuellement en mouvement et qui semblaient vouloir échapper à son corps. Sa voix était basse, le ton un peu saccadé, et son rire, pareil au tintement d'un grelot, exhalait quelque chose de singulièrement poignant. Mais de ses jambes, gainées de noir et haut croisées sous sa jupe étroite, émanait une sensualité qui me troubla, me laissant deviner ce que pouvaient être ses exigences amoureuses.

Ismaël, que je n'avais pas revu depuis longtemps, avait un peu changé, les épaules légèrement voûtées, le regard fébrile, un collier de barbe faisant encore ressortir la carrure volontaire de son menton. Tout en buvant, son regard ne quittait guère Violanta, et ceci avec une espèce d'anxiété qui m'inquiéta sans que je puisse me l'expliquer. Pourtant, je savais que la force qu'il avait acquise lors de sa fréquentation de la confrérie lui était devenue comme une sorte d'armure qui en permanence le serrait de près, tellement sienne, qu'il devait avoir presque oublié qu'il la portait. Tout en observant Violanta, il se mit à me décrire ses toiles avec une passion qui, curieusement, paraissait la laisser indifférente, et je compris qu'il était intégralement habité par elle, influencé jusque

dans le choix des thèmes de ses conférences, dont j'avais entendu parler et qui, disait-on, tournaient essentiellement autour de l'amour-passion, comme si plus rien d'autre n'eût existé. J'eus la nette impression, en les voyant assis proches l'un de l'autre sur leur grand canapé de cuir noir, qu'ils étaient liés bien au-delà de l'amour humain. Alors, Ismaël se prit à parler de littérature arabe, évoquant ce *diwan*, « Le Fou de Laylâ », qu'il savait presque par cœur et dont il me cita un extrait :

*« ... Son amour, je crois, m'abandonne à l'errance,
Dans un pays perdu, tout seul et dépouillé.
Pas un ami pour les dernières confidences !
Pour compagnie j'ai... ma chamelle et son harnais !
Cette femme que j'aime, ah ! son amour efface
Toutes les amours du temps passé, et toutes celles
Qui vécutent jadis. Elle prend une place
Singulière et jamais occupée avant elle !
Cet amour où je suis me tient jusqu'aux entrailles.
Pour chaque amour, est-il un autre qui le vaille ? »*

Il se tut un instant, rêveur, et je ne pus m'empêcher de me demander si, en citant cet extrait, il avait eu une arrière-pensée pour Laylah Galanti. Était-ce le souvenir de ce premier amour qui le poursuivait, consciemment ou non ? Ou bien ces deux amours, le premier et celui que, avec une prescience typiquement égyptienne, il savait sans doute être le dernier, se superposaient-ils l'un à l'autre ?

Mais il reprit :

— Je sais que vous connaissez, et que vous appréciez, « Le fou de Laylâ », Anne. Mais ce thème est devenu pour moi si primordial qu'il m'arrive, lorsque j'en parle en public, d'être submergé d'émotion, tant cet hymne à l'amour est à la fois

chaste et charnel. Et puis, je ne sais pourquoi, ces vers me parlent d'Alexandrie, comme s'ils correspondaient à quelque chose qu'il me faut absolument retrouver là-bas...

À ces mots Violanta s'était levée et se dirigeait vers le grand piano à queue qui occupait tout un angle de la pièce. Sans plus se préoccuper de nous, elle se mit à jouer la *Valse* de Chopin *en la mineur* opus posthume, et au fur et à mesure que ses longues mains couraient sur le clavier, en accord avec la mélodie une souffrance semblait remonter en elle, qui métamorphosait ses traits, les durcissait, leur imprimait une crispation qui presque l'enlaidissait. Ainsi était Violanta, changeante, insaisissable, faite d'apparentes contradictions. Mais peut-être était-ce précisément cela, ces brusques métamorphoses, ces sautes d'humeur, la rareté de son sourire et l'éclat subit de ses yeux, qui la rendaient unique ?

Aujourd'hui, quand je repense à cette rencontre, j'ai la conviction que tous deux, sans vouloir se l'avouer, savaient que leur amour avait atteint un tel paroxysme qu'il ne pouvait que se consumer un jour à quelque flamme inévitable. Et c'était ce qui si éperdument les attachait l'un à l'autre. D'ailleurs, le plus bel amour n'est-il pas celui qui, à peine réalisé, est brutalement interrompu !